

Entretien Il triomphe, en ce moment, à l'Olympia. Adoré ou détesté, le chanteur fonce tête baissée depuis trente ans, au risque de dérapier.

“Maintenant, je fais partie des meubles”

Comme ses précédentes séries de concerts à Bercy, le long séjour de Michel Sardou à l'Olympia attire les foules : la salle affiche complet jusqu'à avril (des prolongations sont prévues en mai et juin). Aux grands shows brillamment éclairés le chanteur a préféré cette fois l'intimité chaleureuse d'un vrai music-hall. Il a invité de jeunes artistes en première partie de ses concerts : c'est ainsi que lui-même a commencé sa carrière, il y a trente ans. Trois décennies scandées par près de trois cents chansons, récemment réunies dans une provisoire *Intégrale*. Parmi ses nombreux tubes, certains ont provoqué de violentes polémiques. Il s'en explique ici. Courtois et narquois. Vif et franc...

TELERAMA : Parmi toutes les chansons écrites ou interprétées par vous, y en a-t-il qui vous inspirent des regrets ou des remords ?

MICHEL SARDOU : Des remords, non. Des regrets non plus, même si certains titres sont parfaitement ridicules. Je suis d'avis de tout publier, même les chansons ratées : elles sont les brouillons de meilleures à venir. Je suis très critique vis-à-vis de ce que j'écris ou interprète : si je m'étais écouté, j'aurais sorti deux disques dans toute ma carrière. Alors, autant tout livrer ! Même *Bonsoir Clara* ou *Zombie Dupont*... C'est grotesque, mais amusant à réécouter. Ça ne me déstabilise pas. Dans la même journée, je peux écrire le pire et le meilleur.

TRA : Dans le pire, il y a Je suis pour...

M.S. : L'erreur de cette chanson, c'est son titre. J'aurais dû l'appeler *Œil pour œil* : elle parle de la loi du talion, pas de la peine de mort. Même si, honnêtement, je suis partisan de celle-ci pour certains crimes. Mais l'abolition est votée, on ne va pas revenir dessus. Je

ne suis pas un fanatique. Je n'avais pas prévu l'impact de la chanson, ni qu'elle ferait de moi le porte-drapeau des partisans de la peine de mort.

TRA : Beaucoup de vos chansons sonnent, pour dire le moins, poujadistes...

M.S. : Ne dites pas ça. Je détestais Poujade !

TRA : Disons, alors, démagogiques...

M.S. : Non. Oh, et puis, dites ce que vous voulez. (*Sourire.*)

TRA : Ce que je voudrais, c'est que vous m'expliquiez...

M.S. : Ecoutez, pour moi, la chanson n'a pas de signification ni de classification. Son but, c'est d'être populaire. De Bruant à nos jours, elle s'adresse à un public immense. Je refuse d'être un chanteur de chapelle ; je veux que les salles soient pleines. Alors, oui, je reconnais une certaine démagogie. Forcément, vous donnez l'impression d'aller dans le sens du poil quand vous tentez d'intéresser un public très large, qui réunit générations, classes sociales, convictions différentes...

TRA : Barbara a un public aussi large, et un univers pourtant singulier.

M.S. : Barbara, c'est un accident de la création. Une Colette maigre ! Je l'adore, c'est une copine. Elle a fait des chefs-d'œuvre. Elle n'écrit pas « étroit ». C'est sans doute ce qui a plu. Elle n'a pas cherché à être populaire...

TRA : Vous, si. Alors que les artistes ont rarement cherché à représenter la majorité dite silencieuse, c'est le rôle que vous avez choisi...

M.S. : Il faut être honnête : quand j'ai débuté, ce n'est pas ce que je cherchais à faire. Je me destinais au théâtre. La chanson, à mon idée, ça allait durer huit jours. Je ne me suis jamais demandé

ce que j'avais envie de raconter, je prenais un peu ce qui venait — pas le Bottin, mais pas loin. Et puis, la chanson m'a gardé. Les circonstances ont fait que je me suis forgé ce personnage. J'avais la voix puissante, on m'a écrit des textes durs... A l'époque, Antoine faisait un malheur avec ses *Elucubrations*. Moi, je préfère Béranger ou Fabre d'Eglantine. Je ne voulais pas être Antoine ! Qui est très gentil, par ailleurs, ça n'a rien à voir... Là-dessus, j'ai rencontré un auteur, Pierre Delanoë, le réac type, qui a trouvé en moi l'interprète idéal, une voix puissante pour balancer ce qu'il avait sur le cœur. Après, je l'ai calmé, j'ai écrit avec lui. Mais à ce moment-là, dans cette période baba cool que je trouvais nulle, je peux vous assurer que j'étais atypique ! Maintenant, je fais partie des meubles...

TRA : N'empêche que Les Ricains, comme hymne rebelle...

M.S. : C'a été une crise de rire, cette chanson. Je l'avais écrite parce que je ne supportais pas de voir flotter le drapeau vietcong sur la Sorbonne. Et elle a été censurée ! Pour un gaulliste, se faire censurer par de Gaulle, c'est fort !

TRA : Les Ricains, et pas mal de ses petites sœurs, vous a valu beaucoup plus d'ennemis que d'ennuis.

M.S. : J'ai suscité un refus et une adhésion aussi absolus et aussi disproportionnés l'un que l'autre. Même si l'adhésion du grand public me fait grand plaisir... Les gens qui refusent, on ne les récupère jamais. En ce qui me concerne, ils en sont restés à *Je suis pour* et au *Temps des colonies*. Ils ne savent pas que je chante d'autres choses, que la provocation n'est pas l'essentiel de mon répertoire.

TRA : Guy Bedos n'est pas resté sur cette mauvaise impression.

M.S. : Mon pire ennemi, il y a quinze ans... Il disait joliment : « Sardou chante juste, mais il pense faux. » *Je suis pour* l'avait traumatisé. Aujourd'hui, nous nous rendons compte que nous avons beaucoup de choses en commun. Sauf que je suis chiraquien et qu'il n'est plus mitterrandiste ! Je ne prétends pas que les gens de gauche sont inintéressants. Dans mon camp gaullien, il y a des cons aussi !

TRA : Vous aimiez beaucoup Léo Ferré.

M.S. : Nous étions très copains... Je m'entends bien avec Ferrat, aussi. Ces deux-là ont écrit des chansons éternelles... Nous nous sommes rencontrés pour parler de notre artisanat, la confection de chansons. Parce qu'elles se font de la même façon même si elles racontent des choses différentes... Ferré, je l'avais rejoint sur sa tournée, il y a plusieurs années, un soir, à Tours. Comme d'habitude dans ses concerts d'alors, des spectateurs étaient entrés en force, sans payer. Engueulades, bagarres dans la salle. Ferré se renseigne : « Ce sont les anars », lui dit son

agent. Alors, Léo : « L'anarchie, c'est bien joli, mais il y a des limites ! » Après, nous sommes allés dîner dans un grand restaurant tous les deux, en bons bourgeois que nous étions...

Parce qu'il était aussi bourgeois que moi, et même plus, par ses origines. Mais, comme moi plus tard, il avait dû se créer un personnage... A ses débuts, comme aux miens, la plus grosse entreprise de spectacles en France, c'était le Parti communiste. Qui a fait bouffer beaucoup de mes copains. Les chanteurs dits de gauche, à l'époque, c'était surtout des chanteurs qui avaient faim ! J'ai refusé ce système, mais j'ai quand même participé à quelques fêtes communistes. J'y faisais un triomphe... avec *Les Ricains* !

TRA : Que pensait votre père de votre répertoire ?

M.S. : Il était comédien et espérait, comme moi, que je le deviendrais à mon tour. Il ne comprenait pas bien le choix de mes chansons. Il n'aimait pas beaucoup le gros son, les grands éclairages du spectacle moderne. Lui

venait du music-hall... Il n'était pas très content non plus de mon attitude en scène : « Merde, détends-toi, souris ! » Il avait raison. C'était la peur et la concentration qui me figeaient. Maintenant, ça va mieux. Je suis beaucoup plus libre sur scène qu'il y a dix ans. Je joue de cette austérité apparente avec le public. C'est un clin d'œil entre nous, on en sourit et on en rit.

Je ne ferai jamais de scène avec gambades et paillettes. Aznavour m'a dit : « On finit tous par s'habiller comme Piaf »... Il faut être un peu Piaf quand on est populaire, surtout quand on est un homme ; c'est-à-dire ne jamais oublier que c'est la voix qui compte. Il faut se planquer derrière elle, et en faire le moins possible. Il y aura toujours de belles lumières dans mes spectacles, mais plus de surenchère technique. L'essentiel, c'est le chant. L'émotion, c'est la voix ● Propos recueillis par

Anne-Marie Paquette

Concerts : Paris, Olympia, jusqu'au 26 mars et du 11 au 30 avril (prolongations prévues). **Disques** : *Intégrale* 65-94 (15 CD, Tréma).

« Je refuse d'être un chanteur de chapelle. Je veux que les salles soient pleines. (...) Je reconnais une certaine démagogie. »

